

LE VOYAGEUR.

(Suite.)

II

Quinze jours après, Joseph Jean et Grignon, accompagnés de Pitri et d'Horace, les deux fils de Michel à Pierre, après avoir fait leurs adieux à leurs familles, laissaient Roxton-Pond et descendaient, à travers les bois, par la route de pied qui conduisait au Grand-MasKa (st. Hyacinthe).

Il était neuf heures du matin.

Le temps était froid et sec, et une légère couche de neige, tombée durant la nuit, couvrait partout le sentier.

Les quatre hommes, portant chacun ses hardes et ses provisions de voyage sur l'épaule, dans un petit sac passé au bout d'un bâton, marchaient allègrement, en causant des chances de leur expédition.

A cause des détours qu'ils devaient faire, ils avaient au moins huit lieues pour se rendre au Grand-MasKa, où ils comptaient arriver sur les six heures du soir.

A deux heures ils atteignirent le village de St. Pie, qui se trouvait sur leur route.

Ils entrèrent dans une petite auberge pour se reposer un peu et manger un morceau.

Pendant qu'ils prenaient tranquillement leur repas sur un banc, près de l'immense poêle à deux ponts qui occupait le centre de la salle, la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à un nouvel arrivant.

C'était un homme de six pieds, gros et carré en proportion.

Il portait un habillement complet en étoffe du pays, et ses reins étaient serrés par la traditionnelle ceinture fléchée du voyageur canadien. Sa barbe noire, à tous crins et ses cheveux de même couleur, plantés dru et un peu crépus, donnaient à sa physionomie un air dur et même féroce.

Il entra sans cérémonie, déposa son sac et son bâton dans un coin et demanda un verre de rhum, avec l'accent d'un homme accoutumé à se faire obéir.

—Ah! ah! du monde *des hauts*, dit-il en avisant nos quatre voyageurs; bonjour, ces m'sieurs! Ma'm Friquet! cinq verres de rhum, puisqu'il y a des amis; c'est moi qui régale; et vous, mes vieux, j'espère que vous ne me ferez pas celle de me brûler la politesse.

—Ça n'est pas de refus, dit Grignon, qui avait déjà voyagé et qui connaissait les usages; d'autant plus que le pain n'est pas mou comme du pain bénit.

—Et où donc que vous allez, comme ça, mes vieux? dit l'homme, après que les verres furent vides.

—Dam! pas mal loin; on se rend à Bytown.

—Pas possible! Dans ce cas là, nous allons faire route ensemble. Avez-vous un bourgeois?

—Pas encore; mais il paraît que l'ouvrage ne manque pas.

—C'est égal; c'est toujours mieux d'avoir son homme d'avance. Voulez-vous travailler pour mon boss?

—Qui ça? vot'boss.

Un homme propre; je vous en réponds, aussi vrai que je m'appelle William Lafarge; ça n'est pas trop dur au pauvre monde, et ça paye comme un anglais. Tel que vous me voyez, je suis un de ses *foreman*: et les bons hommes sont bien traités. M'amFriquet me connaît pour un homme qui ne ment pas.

—Je ne dis pas non, dit Grignon; seulement, il faut que j'en parle avec mes amis et qu'on voye les prix. Et puis, si nous faisons la route ensemble, il y aura toujours moyen de s'arranger.

—A votre aise, dit Lafarge; pensez-y; j'aime les gens qui soignent leurs affaires et qui ne brodent pas leur nom sur un papier, sans voir ce qu'il y a au-dessus.

Une demi-heure après, les cinq hommes reprirent ensemble le chemin du Grand-MasKa, où ils arrivèrent sur les sept heures et où ils couchèrent.

Bref, huit jours après, nos quatre amis entraient dans la petite ville de Bytown, toujours sous la conduite de Lafarge, lequel, en route, les avaient bien et dûment engagés au service de son bourgeois, Jeremiah, John, James Fusting, à raison de douze piastres par mois; ce qui faisait dire à Grignon qu'il n'y a rien comme un marché fait en marchant.

Que voulez-vous, Grignon passait pour un homme spirituel; il fallait bien qu'il fit honneur à sa réputation.

Du reste, Lafarge avait été parfait à l'égard de ses recrues; et, pendant le voyage, sa présence leur avait souvent épargné de sérieux embarras.

Lafarge les conduisit dans une auberge de la rue Rideau, où, à leur entrée, ils trouvèrent une nombreuse compagnie.

Il était sept heures du soir, et nos gens avaient faim.

Lafarge, après avoir salué l'honnête assistance, s'approcha de l'hôte qu'il semblait connaître depuis longtemps, et demanda à souper pour cinq.

—Le souper n'est pas encore fini, dit l'hôte, passez dans la salle, vous trouverez tout ce qu'il faut.

Lafarge et ses quatre compagnons pénétrèrent dans la salle à manger, qui n'était séparée de la chambre d'entrée que par une porte vitrée, ornée d'un rideau rouge un peu fané.

Après le souper, qui ne fut pas long, mais consciencieusement englouti, nos cinq amis revinrent dans la chambre d'entrée où ils s'établirent sur les bancs, au milieu des groupes, pour fumer leurs pipes.